

Forger un amour moderne : petite histoire du mot *ren.ai*

Les chantiers sont nombreux dans le Japon du dernier tiers du XIX^e siècle¹. L'examen de l'Occident crée un sentiment d'urgence. Il faut sans tarder se doter de nouveaux outils, technologiques comme conceptuels. La société japonaise se doit d'appartenir aux nations développées, les mots clefs sont progrès, évolution, amélioration (*kairyô*)... de la production, de la race, des structures sociales, des individus. La société nouvelle se sent dans l'obligation d'instaurer une forme familiale « moderne ». La redéfinition de la famille et des rapports en son sein appelle l'amélioration de la relation entre hommes et femmes, l'établissement d'une nouvelle égalité. Elle fait naître aussi la conviction d'une nécessité : il faut forger un nouveau mot, digne de cette nouvelle époque, pour décrire au mieux une relation moderne entre les sexes.

Cette conviction est d'abord celle des penseurs et des moralistes, dès le début de l'ère Meiji (1868-1912), souvent sous l'influence des écrits chrétiens². Elle anime également les écrivains engagés dans la rénovation des formes littéraires³, Tsubouchi Shôyô (1859-1935) par exemple qui, dans son essai fondateur, *L'Essence du roman* (*Shôsetsu shinzui*, 1885-1886), donne à la littérature un nouveau but, la description des sentiments humains (*ninjô*), de ce qu'il y a au fond du cœur de l'homme, à commencer par le sentiment amoureux. Mais comment parler d'amour ? Avec quels mots ?

1. Cet article est le résultat d'une recherche rendue possible grâce à deux missions effectuées au Nichibunken en 2007 et 2008 et financées par le CEJ de l'Inalco. Que ces deux institutions trouvent ici l'expression de notre gratitude.

2. Voir notre autre contribution, p. 361-378.

3. Saeki Junko, « *Iro* » to « *ai* » no hikaku bunka-shi (Histoire culturelle comparée des termes *iro* et *ai*), Tôkyô, Iwanami shoten, 1998, notamment p. 7-34 pour ce qui concerne Tsubouchi Shôyô.

Shôyô, comme ses contemporains, hésite. Le vocabulaire japonais est extrêmement riche, et une grande partie de la littérature de l'époque d'Edo (1603-1867) s'est déjà intéressée, à travers la mise en scène des courtisanes et des quartiers réservés notamment, au tourment amoureux. Pourtant rien ne semble correspondre à l'objet de la nouvelle mission que Shoyô fixe aux écrivains. Il décide donc, dans un premier temps, d'utiliser des transcriptions en *katakana*, hésitantes (*rabu*, *râbu*, ou *rabbu*), du terme anglais *love*, quitte à les expliquer à ses lecteurs.

« *Kimi o rabu [ai] shite iru zo* » : quand, dans *Portraits d'étudiants de notre temps (Tôsei shosei katagi, 1885)*, Shôyô tente ce qui est sans doute le premier *I love you* de la littérature japonaise, c'est bien le mot anglais *love*, transposé en *rabu*, qui est mis en avant, le caractère chinois lu *ai* 愛, indiqué entre crochets, n'ayant que fonction de note explicative. On pourrait croire à un snobisme de jeune écrivain. Le sentiment de ne pouvoir utiliser les mots anciens pour décrire un amour plus évolué semble pourtant bien réel. Car il s'agit bien de parvenir à un nouveau stade de l'« évolution » pour un grand nombre d'auteurs et de penseurs de l'époque. Cette orientation se confirmera par la suite, constamment, dans la littérature, les ouvrages de morale ou les traités de sexologie, au moins jusque dans les années 1930. Comme le dit Michiko Suzuki, qui analyse les processus de construction de la femme japonaise moderne,

« depuis le milieu du XIX^e siècle, l'amour a été vu comme un idéal occidental permettant de mesurer les avancées tant des individus que de la nation ⁴. »

La revue *Etudes féminines (Jogaku zasshi)* trace par exemple une histoire des « progrès » (*shinpo*) de l'amour associant à chaque étape de l'évolution sociale un certain type de relation homme-femme : le désir charnel (*iro* 色) au stade barbare (*yaban*) de la société, la passion (*chi* 痴) au stade semi-développé (*hankai*), et l'amour (*ai*) à la civilisation (*kaika* ⁵). Or l'idée d'une élaboration de plus en plus raffinée de l'amour grâce, en particulier, au christianisme n'est pas propre à une mentalité de jeunes colonisés, contrairement à ce qu'en disent certains auteurs japonais. On la rencontre chez les meilleurs auteurs occidentaux ⁶, comme chez

4. Michiko Suzuki, *Becoming Modern Women – Love and Female Identity in Prewar Japanese Literature and Culture*, Stanford, Stanford University Press, 2010, p. 3, et chapitre IV pour le développement.

5. « Fujin no chii (Du statut de la femme) », *Jogaku zasshi*, n° 2, août 1885, cité in Saeki J., *op. cit.*, p. 10 ; voir également *Jogaku zasshi* (Etudes féminines), fac-similé en 16 volumes, Tôkyô, Rinsen shoten, 1984.

6. « Ce que nous appelons proprement amour parmi nous est un sentiment

des historiens plus douteux⁷. Nous sommes bien là en présence d'un paradigme moderne, que les auteurs de l'ère Meiji tentèrent d'adopter, un paradigme que nous ne partageons plus qu'à moitié, la tendance actuelle étant plutôt de chercher à comprendre les pratiques amoureuses les plus contemporaines en considérant ce qui est déterminé par le physiologique⁸ ou ce qui relève du comportement animal⁹.

Dans le texte de Shôyô que nous évoquions, *ai* n'est pas encore une traduction systématique de *love*, mais bien une précision du sens du mot anglais transposé. Celui-ci peut d'ailleurs être expliqué par d'autres mots dans d'autres passages. Lorsque, dans le même roman, Shôyô décrit les trois niveaux de l'« amour », c'est en utilisant *iro* comme terme générique (*irogoto* : les « choses de l'amour »), puis *koi* 恋 pour ses manifestations concrètes¹⁰. On perçoit toutefois une tendance progressive dans les vingt premières années de l'ère Meiji à considérer qu'*ai* est sans doute la moins mauvaise des équivalences. Cela n'allait pas de soi. Sans trop entrer dans les détails des sens de ce mot au Japon¹¹, rappelons en effet que le terme connaît des définitions relevant au moins de trois contextes différents. *Ai* est d'abord un concept importé dans l'archipel en même temps que l'écriture¹² et le

dont la haute Antiquité a ignoré jusqu'au nom. Ce n'est que dans les siècles modernes qu'on a vu former ce mélange des sens et de l'âme, cette espèce d'amour, dont l'amitié est la partie morale. C'est encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné ; c'est lui, qui tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à jeter de la spiritualité jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible » (Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1803, t. 2, p. 136).

7. « On pourrait peut-être répartir comme suit, en ordre progressif, la marche des divers continents sur la route qui mène de l'amour animal à l'amour humain : Australie, Afrique, Amérique, Océanie, en soulignant que c'est également celui qui va de la stérilité à la fertilité des sols » (Gustave Welter, *L'Amour chez les primitifs*, Paris, Pierre Horay, 1955, p. 121).

8. Voir, parmi quelques autres, Thomas Lewis, Fari Amini et Richard Lannon, *A General Theory of Love*, New York, Random House, 2000.

9. Helen Fischer, *Histoire naturelle de l'amour. Instinct sexuel et comportement amoureux à travers les âges*, traduit par Evelyne Gasarian, Paris, Robert Laffont, « Pluriel », 1994 (*Anatomy of Love*, 1992).

10. Shôyô propose une hiérarchisation, de l'« amour le plus élevé » (*ue no koi*), qui s'attache aux aspects intérieurs de l'être aimé (son caractère, sa nature), à l'amour le moins élevé, charnel, animal. D'après Saeki J., *op. cit.*, p. 9.

11. On pourra se reporter à notre article « Petite histoire de la traduction de l'amour en langue japonaise : *Ai* », in Catherine Mayaux (sous la dir. de), *France-Japon : regards croisés. Echanges littéraires et mutations culturelles*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 107-119.

12. La première apparition du caractère chinois lu *ai* au Japon remonte au moins au poème 802 (rédigé entre 660 et 733) du *Recueil des myriades de feuilles* (*Man.yôshû*).

bouddhisme, et à ce titre fortement connoté par la vision négative qu'a ce dernier de l'attachement (dont *ai* est l'une des douze motivations, probablement la plus forte). Dans le même temps *ai* semble pouvoir désigner, toujours dans ce cadre, un mouvement du cœur positif qui serait assez proche de l'empathie pour le monde. Le terme a ensuite connu des développements propres à la situation japonaise et a pu désigner, dans un sens restreint, l'attitude d'un supérieur pour un inférieur (l'attention portée par l'homme à la femme). *Ai*, enfin, est un mot qui apparaît dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans les dictionnaires élaborés en Chine par les missionnaires protestants anglo-saxons, pour rendre l'anglais *love*. Son usage se développe par focalisation sur le second sens constaté dans le contexte bouddhique.

Le phénomène est récurrent : les premiers traducteurs japonais de la prose occidentale à l'ère Meiji se servent de ces dictionnaires de langue chinoise, ou anglais-chinois, et reprennent bien souvent les correspondances qui y sont proposées. Ce faisant, ils réduisent le mot à l'un des sens qu'il connaissait au Japon, ce qui fonctionne un temps, mais crée vite un sentiment d'étrangeté. *Ai* s'est ainsi constitué comme équivalent de *love*, aux dépens d'autres mots pourtant évoqués dans un premier temps, comme *iro*, *koi*, ou *nasake* 情¹³, ainsi que des multiples composés formés des caractères qui servent à les transcrire¹⁴. Dans ce processus, le terme occidental constitue le paramètre selon lequel des mots proches vont être redéfinis. Ainsi, s'il ne fait pas de doute que les quatre termes dont nous rappelons la concurrence possédaient des champs sémantiques distincts avant l'ère Meiji, il est très difficile aujourd'hui d'avoir une claire vision de leurs différences. *Love* a en effet brouillé les cartes en traçant de nouvelles frontières : dans le même temps qu'*ai* se rapprochait de l'amour universel et devenait incapable d'évoquer un amour charnel, *iro* et *koi* ont été repoussés vers l'aspect érotique de l'amour. Plus précisément, *iro* s'est vu associer de façon irrémédiable à l'amour sensuel dont on fait l'expérience dans le monde de la prostitution, à la luxure (*lust*), alors que *koi* a été un temps délaissé, son incapacité à établir une distinction entre le charnel et le spirituel semblant soudain un défaut rédhibitoire¹⁵.

13. Voir « Panorama général... », p. 35-89.

14. On sait que quand les intellectuels chrétiens ont commencé à utiliser le mot *ai*, le sentiment de bizarrerie était si fort qu'ils faisaient rire d'eux. D'après Saeki J., *op. cit.*, p. 15, qui cite Iwamoto Yoshiharu.

15. *Ai* prendra peu à peu toute la place du champ amoureux. C'est ainsi que le terme *dôsei-ai* (néologisme apparu en 1922 dans un travail de sexologie, selon M. Suzuki, *op. cit.*, p. 157, n. 29) viendra remplacer celui, plus classique, de *nanshoku* (*shoku* étant une autre lecture du caractère *iro*) pour désigner l'amour

Il a fallu toute l'influence des pasteurs sur l'éducation de l'élite intellectuelle de l'ère Meiji pour que ce que l'on appellera plus tard une « imposture » devienne la norme ¹⁶. *Ai* s'est ainsi constitué comme un concept élevé, exprimant un amour général détaché de la concupiscence : amour de Dieu pour les hommes et des hommes pour Dieu, amour d'un principe, amour des hommes entre eux, dont celui de l'homme et de la femme. On se rend mal compte combien penser ces différentes relations avec un même mot, avec un mot qui de plus nie toute asymétrie, toute hiérarchie dans la relation, est en soi une révolution. Habitué sans doute à ce discours chrétien tellement rabâché qu'il en est devenu fade, nous oublions que dire la relation de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu avec un mot identique peut déjà sembler une hérésie à certains. Nous ne percevons plus ce qu'a d'étonnant le premier commandement donné par le Christ avec un vocabulaire qui ne pose pas de distinction entre la divinité et le commun des mortels, ni entre soi et l'autre : « *Thou shalt love thy Lord thy God. [...] Thou shalt love thy neighbour as thyself [...]* » ¹⁷. Or c'est là le cœur du débat pour les intellectuels chrétiens de cette première moitié de l'ère Meiji : trouver un mot pour dire la plus parfaite des égalités et la poser comme principe universel ¹⁸.

En attendant, si *ai* est encore la moins imparfaite des équivalences, il reste trop général quand on veut évoquer les formes spécifiques que prend l'amour dans une relation sociale singulière. On formera donc des mots composés où un caractère chinois vient compléter et préciser le sens général d'*ai*. Les dictionnaires recensent au moins dix-huit composés de type « *ai* + un caractère », et trente-six composés inverses (un caractère + *ai*). Le nombre est impressionnant ! Il n'est pourtant qu'un reflet de la facilité avec laquelle les écrivains de l'ère Meiji créaient des néologismes,

homosexuel. Il est vrai que *dôsei-ai* est plus large que *nanshoku* puisqu'il peut s'appliquer aux hommes comme aux femmes.

16. « Nous [...] avons importé depuis le début de l'ère Meiji le mot de traduction *ai* et avons cherché depuis lors à décrire, à expliquer, à attester avec lui le sentiment amoureux [*koi*] entre un homme et une femme. Je ne saurais trop le dire : quel vain effort, quelle inutilité, quelle imposture ! » D'après Itô Sei, « *Kindai nihon ni okeru "ai" no kyôgi* » (1958), in Nakamura Shin.ichirô (sous la dir. de), *Ren.ai ni tsuite* (De l'amour), Tôkyô, Iwanami shoten, « *Pocketto anso-roji, Iwanami bunko bessatsu* » n° 9, p. 217-231 ; p. 222-223. Poète, romancier, traducteur et essayiste, Itô Sei est né à la fin de l'ère Meiji, en 1905.

17. *Matthieu 22, 37-39*, ici dans la version du roi Jacques (*King James Version*), dont on connaît l'importance pour les églises protestantes, y compris celles qui se sont implantées au Japon à l'époque. *Love* rend le grec *agapêseis*, effectivement utilisé deux fois à l'identique.

18. Voir le texte d'Iwamoto dans notre autre contribution, p. 368 et *sq.*

d'ailleurs parfois trop éphémères pour avoir été recensés. C'est dire l'étendue de la palette qui était la leur. Pour caractériser donc cet amour de type universel qui se réalise au sein d'un couple hétérosexuel, ils forgent, après bien des tentatives, le terme *ren.ai* 恋愛, qui associe l'*ai* moderne au *koi* antérieur à l'ère Meiji¹⁹. Le mot en vient à désigner un très fort attachement, la passion amoureuse.

Le premier exemple d'utilisation du composé *ren.ai* dans un document japonais²⁰ date de 1870-1871. Il est dû à un traducteur autochtone, Nakamura Masanao (1832-1891²¹). Dans son *Histoires de ceux qui, dans les pays d'Occident, allèrent au bout de leurs aspirations* (*Saigoku risshi hen*), traduction du *Self Help* (1859) de Samuel Smiles (1812-1904), Nakamura tente de rendre la phrase « *to have fallen deeply in love with a young lady of the village*²² » par : « *muranaka no shojo o mite fukaku ren.ai shi*²³ ». Pourquoi donc Nakamura a-t-il choisi *ren.ai* plutôt qu'un des nombreux autres mots en concurrence dans le vocabulaire japonais ? Parce qu'il a été, comme de nombreux traducteurs et intellectuels japonais de l'époque, fortement influencé dans ses choix par le *Dictionnaire anglais-chinois [moderne]* (*Eika jiten*, 1847-1848), du pasteur Walter Henry Medhurst (1796-1857). Celui-ci proposait, pour la première fois dans un dictionnaire, l'adéquation du verbe *to love* et de *ren.ai*²⁴. Celle-ci restait toutefois une tentative théorique : le dictionnaire ne fournissait pas encore d'exemples d'utilisation.

Nakamura fait figure de pionnier, mais pas de fondateur. Le terme *ren.ai* n'apparaît d'ailleurs qu'une fois dans tout le livre,

19. Le même signe chinois est en effet lu *koi* quand il est utilisé seul, et *ren* (le plus souvent), quand il est associé à un autre caractère.

20. Nous sommes redevable pour ce qui suit aux travaux étymologiques de Yanabu Akira, *Hon.yakugo seiritsu jijō* (Circonstances de la formation des mots de traduction), Tôkyô, Iwanami shinsho n°189, 2001 (1982), et *Ai – Ichigo no jiten* (Dictionnaire d'un mot : amour), Tôkyô, Sanseidō, 2001.

21. Sur Nakamura Masanao, voir la contribution d'E. Dufourmont, p. 411-420.

22. Samuel Smiles, *Self-Help, with Illustrations of Conduct & Perseverance*, London, John Murray, 1958 (1859), p. 72 ; texte en ligne : <http://www.gutenberg.org/dirs/etext97/selfh10h.htm> (accès mai 2010).

23. Samyueru Sumairusu, *Saigoku rishi hen* (Histoires de ceux qui, dans les pays d'Occident, allèrent au bout de leurs aspirations), traduit par Nakamura Masanao, Tôkyô, Kodansha, 1981, p. 122.

24. Le nom *love* est lui rendu par d'autres termes parmi lesquels *aijō* 愛情, *chō* 寵, *nin* 仁. Notons que le composé inversé *airen* est attesté une vingtaine d'années auparavant, dans le dictionnaire anglais-chinois (*Dictionary of the Chinese Language*, 1822) du pasteur Robert Morrison (1782-1834), pour traduire également le verbe anglais, et non le nom. Medhurst et Morrison ont travaillé ensemble à une traduction chinoise de la Bible qui eut un certain succès (1847) et une grande influence sur les traductions de la Bible en japonais.

dont le thème central est loin de se constituer autour des affres de l'amour²⁵. La première apparition de *ren.ai* dans un ouvrage de référence publié au Japon est plus tardive. Elle se constate dans un dictionnaire de français, le *Dictionnaire universel français-japonais* (*Futsuwa jirin*), publié en 1887 sous la direction de Nomura Yasuyuki (1852-1935). Le nom « amour » y appelle *ren.ai*, *shôai*, *kôai*²⁶. *Ren.ai* entre alors peu à peu en service. Pour qu'il devienne réellement un mot d'usage courant, il faut cependant encore patienter afin que se combinent deux facteurs : que l'on se mette à traduire et à produire des romans d'amour ; que le christianisme s'établisse chez les intellectuels japonais. L'un de ses meilleurs promoteurs est Iwamoto Yoshiharu (1863-1942) dont la revue, qui articule justement moralisme chrétien et promotion de la littérature, rassemblera des textes fondateurs de cette définition de l'amour moderne²⁷. C'est dans cette revue que s'est fixée la traduction de *love* que nous connaissons actuellement²⁸.

Dans une critique qu'il y publie en octobre 1890, Iwamoto félicite le traducteur de *Dora Thorne*²⁹ d'avoir su associer les deux

25. On sait que l'époque est fascinée par les découvertes technologiques. Dans le livre de Smiles, la jeune femme dont le héros, William Lee, vient de tomber amoureux, toute absorbée par son ouvrage (elle apprend à de jeunes filles à coudre des chaussettes), néglige le jeune homme, qui développe alors une telle aversion pour cette tâche qu'il décide d'inventer une machine... à tisser des chaussettes. De l'amour comme moteur de l'industrialisation.

26. *Shôai* 鍾愛, où *ai* est associé à un signe relativement rare comprenant l'idée de « réunir », « accumuler », est attesté dans les textes japonais depuis le x^e siècle et signifie « aimer profondément », « choyer » (sentiment d'un homme pour une femme, semble-t-il). *Kôai* 好愛, non retrouvé dans le *Grand dictionnaire de la langue japonaise*, allie *ai* à *kô* 好, dont on aime à rappeler que le caractère montre une mère (partie gauche) tenant dans ses bras un enfant (partie droite) pour indiquer quelque chose de souhaitable, de juste, de bon, d'aimable. Contrairement à *shô*, *kô* est très communément utilisé. En évoquant ces trois traductions, le dictionnaire semblait hésiter entre – ou vouloir comprendre à la fois – un amour passionné (*ren*), une grande tendresse pour un être plus faible (*shô*) et une relation de proximité tendre (*kô*).

27. Voir notre autre contribution, p. 361-378.

28. Voir Leith Morton, « Sôgô zasshi *Taiyô* to *Jogaku zasshi* ni mirareru *ren.ai-kan*, 1895 nen-1905 nen (Vision de l'amour dans les revues généralistes *Taiyô* et *Jogaku zasshi* – 1895-1905) », *Bulletin of International Research Center for Japanese Studies*, n° 19, Kokusai Nihon bunka sentâ, Kyôto, 1999, p. 293-333.

29. *Dora Thorne* (New-York, G. Munro, 1883) est sans doute le roman le plus célèbre de l'écrivain anglaise Bertha M. Clay, alias Charlotte Mary Brame (1836-1884), dont les écrits mettent justement en scène les multiples aspects de l'amour. Une traduction de Suematsu Kenchô (1855-1920), aidé de Ninomiya Kumajirô pour le premier chapitre, a paru sous le titre *Les Lys de la vallée* (*Tanima no himeyuri*), chez Kinkôdô, Tôkyô, en quatre volumes, de février 1888 à septembre 1890.

caractères lus *koi* et *ai* pour traduire *love* dans un composé « pur et juste » (*kiyoku tadashiku*³⁰) :

« Le traducteur a traduit le sentiment amoureux [*rabu (ren.ai) no jô*] de la manière la plus pure et la plus juste, il a eu l'habileté d'utiliser avec grande élégance des caractères d'écriture dont l'utilisation japonaise commune abonde en associations impures. »

En attachant le terme le plus commun des chansons et romans d'amour préoccidentaux, *koi*, au caractère chinois désignant un amour asexué, *ai*, le composé semble à même de retranscrire la tentative que le moraliste découvre dans les histoires d'amour occidentales pour comprendre l'amour en distinguant amour charnel et amour « du plus profond de son âme³¹ ». « [Or] les hommes japonais [...] n'aiment pas les femmes de toute leur âme³². » Le nouveau mot doit permettre d'éduquer à un nouveau type de relation.

Un mois plus tard, en novembre 1890, paraît, toujours dans la même revue, *Philosophie de l'amour (Ren.ai no tetsugaku)*, un article dithyrambique de Yamazaki Aizan (1864-1917), qui finit sur cette belle envolée³³ :

« Ah, amour [*ren.ai*] qui révolutionnes l'âme et le corps de l'homme ! Amour qui défriches de nouveaux territoires du goût et de l'imagination ! Amour qui fais les héros et les braves ! Amour qui établis les maisons et solidifies la nation ! J'aimerais, émergeant parmi les poètes, faire en sorte que les nombreux écrivains qui se sont fourvoyés en écrivant sur toi écarquillent les yeux de surprise [...]. »

L'amour est alors une force mystérieuse à laquelle on attribue le pouvoir à la fois de faire accéder l'individu à un état supérieur d'humanité (comme celui de héros ou de brave) et de construire une nouvelle société, une nation moderne basée sur des familles solides. Aizan exprime clairement l'évolution en cours et un des enjeux de ces années de l'ère Meiji, qui lient si étroitement réussites individuelle et nationale via l'établissement de familles clairement définies.

Un texte déterminant dans cette construction d'une « idéologie de l'amour » est publié par Kitamura Tōkoku (1868-1894³⁴), un

30. « *Tanima no himeyuri – dai yon kan* (Les lys de la vallée, vol. 4) », *Jogaku zasshi* n° 234, 11 octobre 1890, p. 240-242 du fac-similé, *op. cit.*

31. « *Fukaku tamashi (soul) yori ai suru* », poursuit Iwamoto (*ibid.*, p. 241).

32. *Ibid.*

33. *Jogaku zasshi*, n° 240, novembre 1890, p. 393-394 du fac-similé, *op. cit.*

34. Poète et essayiste, Kitamura Tōkoku est aujourd'hui reconnu, après un temps d'oubli, comme ayant occupé une place importante dans le monde littéraire

proche d'Aizan. Celui-ci rédige, toujours dans la revue d'Iwamoto, des passages qui resteront célèbres dans l'histoire de la littérature. L'évolution de sa pensée, la place grandissante qu'il accordera à l'amour, vont de pair avec l'affinement de son vocabulaire. Tôkoku ne va pas tout de suite adopter le mot *ren.ai*. En janvier 1890, quand il rédige « De la littérature actuelle comme marée (Tôsei bungaku no ushio moyô³⁵) », il retient tout d'abord le composé *airen*³⁶, qui n'est pas un néologisme puisqu'il désigne, dans la littérature chinoise déjà, la tendresse entre un homme et une femme. En mars 1890, il tente bien d'employer *ren.ai*, mais sans vraiment approfondir son sens, plutôt comme pour tester le mot³⁷. C'est l'essai « Le poète las du monde et la femme (Ensei shika to josei) » qui marque le passage d'*airen* à *ren.ai*, d'un vieil amour à un néologisme³⁸. Les premières phrases de ce texte, devenues célèbres pour ce qu'elles disent de la première période du romantisme au Japon, auront, plus que la prose d'Aizan, un fort retentissement dans le monde des lettres et des arts :

« L'amour [*ren.ai*] est la clef de tous les secrets de la vie humaine. Quand il y a l'amour, il y a la vie humaine, quand il manque l'amour, l'existence humaine n'a plus ni couleur ni goût³⁹. »

Notons que Tôkoku envisage lui aussi l'établissement de l'amour comme un processus évolutif passant par trois stades, que caractérisent les termes *nikujô* 肉情 (littéralement « sentiment charnel », mais dont l'équivalence est posée avec le mot anglais *sensual* par l'indication de lecture liminaire *senshuaru*), *jôai* 情愛 (*affection* > *affekushon*) puis *ren.ai* (*love* > *rabu*⁴⁰).

On peut ainsi dater de la fin des années 1880 et du début des années 1890 une « mode de l'amour » qui commence avec l'utilisation jubilatoire, et parfois un peu lyrique, d'un mot nouveau.

du Japon de l'ère Meiji. Converti au christianisme en 1888, il est l'un de ceux qui cherchèrent à définir et à établir l'importance des sentiments, et en particulier de l'amour. Il fonda par ailleurs, avec Shimazaki Tôson (1872-1943) entre autres, la revue *Le Monde des lettres* (*Bungakukai*).

35. *Jogaku zasshi*, n° 194, janvier 1990, p. 517-520 du fac-similé, *op. cit.*

36. « Il n'y a de plus grande aspiration dans l'univers que l'amour [*airen*]. » (*ibid.*, p. 518).

37. « Jisei ni kan ari (Réflexions sur les temps présents [« Thoughts on the present times » dans le sommaire en anglais] », *Jogaku zasshi*, n° 203, mars 1990, p. 65-66 du fac-similé, *op. cit.*

38. *Jogaku zasshi*, n° 303, février 1992, p. 696-700, et n° 305, février 1892, p. 746-748 du fac-similé, *op. cit.*

39. Souligné dans l'édition originale.

40. Saeki J., *op. cit.*, p. 10.

« La mode de l'amour fut d'abord la mode du mot "amour" [*ren.ai*]. Ce n'est qu'ensuite que se propagea, entre les jeunes gens que le mot attirait et à qui il insufflait du courage, la mode du comportement amoureux. Les instigateurs de cette mode sont nombreux parmi les intellectuels et leurs disciples, et tout particulièrement parmi les chrétiens protestants et ceux qui gravitaient autour d'eux ⁴¹ ».

Mais en cette époque de grands chambardements, alors que tout se discute, et plutôt vivement, certains commencent à s'inquiéter et cherchent à démontrer la perversité de l'amour. Tokutomi Sohô (1863-1957) le dira avec rage en juillet 1891, dans l'un des journaux les plus actifs de l'époque, après avoir reconnu, en s'appuyant sur Napoléon, que « les relations entre hommes et femmes comme le "mariage libre" [*jiyû kekkon*] sont de nouvelles questions importantes pour la société de l'ère Meiji ⁴² »:

« Mais qu'est-ce donc que cet amour [*ren.ai*] ? Qu'est-ce donc que cette mixité ? Qu'est-ce donc que le libre choix du conjoint dans le mariage ? »

Iwamoto répond immédiatement à l'invective dans sa propre revue ⁴³, et *ren.ai* s'impose alors comme le terme du débat.

Avec le passage d'*ai* à *ren.ai* cependant, la question que posait l'amour occidental aux moralistes japonais change d'objet. Ce qui pose problème à Sohô n'est finalement pas cet amour universel détaché des pulsions (cela reviendra plus tard), mais plutôt que l'amour soit érigé en principe moral. Les deux camps s'affrontent d'abord sur la possibilité de construire une nation à partir d'un couple formé par un « mariage libre », par opposition au mariage organisé par l'entourage, stigmatisé par certains sous le terme de « mariage forcé » (*kyôhaku kekkon*). Comment faire admettre en effet que quelque chose proche d'un sentiment dont on faisait l'expérience dans les quartiers réservés puisse devenir la seule justification de ce mariage qu'on est en passe d'établir comme l'une des institutions essentielles de la nation ?

C'est pourtant le tour de passe-passe que vont réussir à accomplir les moralistes chrétiens et certains écrivains de l'ère Meiji. Ce faisant, et c'est là une évolution importante en phase avec

41. Yanabu A. (2001 (1982)), *op. cit.*, p. 100.

42. Tokutomi Sohô, « Hi-ren.ai (Contre l'amour) », *Kokumin no tomo* (L'Ami du citoyen), n° 125, 23 juillet 1891.

43. « Hi-ren.ai o hitosu (Contre la négation de l'amour) », *Jogaku zasshi*, n° 276, août 1991, fac similé, p. 16-17. Le ton est dur, Tokutomi est présenté comme dépassé : « Si telles sont, peu ou prou, les craintes du journaliste, pourquoi n'a-t-il donc pas levé cette question dans les années 21-22 de l'ère Meiji [1888-1889], il y a deux ou trois ans ? »

les réflexions de juristes préparant le Code civil, l'amour devient avant tout conjugal. Alors que c'était, inévitablement, en suivant les motifs habituels de la littérature ancienne, une relation entre un homme et une courtisane que Shôyô mettait en scène dans *Portraits d'étudiants d'aujourd'hui*, son roman suivant, *Epouses et époux* (*Imo to se kagami*, 1885-1886) évoque cette fois différents types de couples mariés, comme si le couple conjugal devenait le seul endroit où pouvait être mis en scène l'amour. Shôyô y chante lui aussi le « mariage libre » (*jiyû kekkon*), c'est-à-dire décidé librement par les futurs époux. Ce roman inaugurerait une sorte de « boom de l'amour conjugal » (*fûfu-ai no bûmu*) dans la littérature de l'ère Meiji⁴⁴.

Le tour de force de la modernité est ainsi de parvenir à canaliser l'énergie exceptionnelle et potentiellement destructrice de l'ordre social que suscite la passion amoureuse dans une relation quotidienne conjugale. La gestion de la passion amoureuse se faisait durant l'époque d'Edo par la construction d'un espace délimité, le quartier réservé. Elle semble idéalement devoir se faire à partir de la fin des années 1880, alors que se redéfinissent les sphères publiques et privées, dans cet espace intime qu'est le couple marié : en somme, le privé devient familial. Elle réclame également la construction d'un nouvel individu, propre à la vivre. Et c'est là que les hommes de l'ère Meiji vont se trouver confrontés à un paradoxe qui deviendra le thème d'un grand nombre des œuvres littéraires de l'époque. Si se marier sur la base d'un choix personnel, en se fiant à un sentiment ressenti, est un idéal à suivre, comment faire ensuite, dans le quotidien du mariage ? Les nouveaux Japonais de l'ère Meiji sont-ils déjà des individus suffisamment modernes pour pouvoir vivre cette relation nouvelle ? C'est une gêne, et même un doute douloureux qui anime les hommes éclairés de l'époque, Kitamura Tôkoku y compris. En sommes-nous capables ? Et si nous, qui lisons des ouvrages occidentaux, le pouvons, ce qui n'est pas certain, les femmes japonaises, nos sœurs, sont-elles, elles, prêtes à construire un couple moderne ? Ne leur manque-t-il pas à la fois cette distance un peu hautaine des belles occidentales⁴⁵ et le désir de construire une complicité quotidienne ? La femme japonaise n'est-elle pas finalement trop prosaïque ? A l'enthousiasme de la découverte d'un principe universel (*ai*) propre à une société civilisée, vont donc succéder les tourments d'une passion idéalisée (*ren.ai* i⁴⁶) dont

44. L'expression est de Saeki J., *op. cit.*, p. 39.

45. Yanabu (2001 (1982), *op. cit.*, p. 92-93) fait de la distance entretenue entre le galant et sa dame l'un des ressorts de l'amour occidental.

46. Pour Saeki, *ren.ai* est un oxymore qui combine un sentiment quotidien (elle emploie pour en parler un concept, *ke*, formé par les études folkloriques pour décrire les activités profanes), proche de l'*agape* (*ai*), avec une passion excep-

l'impossibilité, en réalité consubstantielle à l'alliance du *koi* et de l'*ai*, est souvent rapportée à l'immaturation, ou à l'indifférence, des femmes de l'ère Meiji.

Ren.ai est certes une réussite comme mot nouveau, et son emprise sur les rêves des romanciers et des jeunes Japonais n'a sans doute cessé de se faire plus forte jusqu'à emplir aujourd'hui de façon quasi étouffante les discours des médias. Son succès, qui correspond à une modification de la conscience de soi et du rapport à l'autre qu'appelle la modernité, peut sans doute également s'expliquer par son statut de « mot de traduction ⁴⁷ ». Pourtant, *ren.ai* est un échec, en tant que mot de traduction justement. Il n'a pu rendre du *love* occidental (et de ses équivalents amour, *amore*, *Liebe*) qu'une petite partie, la partie exotique, celle qui, dans un cadre où l'Occident était érigé en modèle, paraissait la plus nouvelle, la plus progressiste. Car il est finalement inapte à dire toute l'étendue du concept que les moralistes de l'ère Meiji tentaient d'introduire dans leur pays (en particulier l'amour de Dieu ou l'amour pour Dieu). Lacunaire, *ren.ai* a toutefois été utile : il a permis que s'élabore un discours amoureux que les mots anciens n'auraient pas permis. Celui-ci sera peu à peu relayé par les femmes, souvent inspirées par leurs consœurs occidentales, qui nourriront une « idéologie moderne de l'amour » (*kindai ren.ai ideorogî* ⁴⁸) dont on verra les effets tout au long du xx^e siècle.

tionnelle (*hare*) se rapportant plutôt à l'*eros* (*ren/koi*). Le paradoxe en engendre d'autres, dont la littérature japonaise rendra compte, pense-t-elle (*op. cit.*, p. 348).

47. Yanabu A. (2001 (1982)), *op. cit.*, p. 103-105.

48. Suzuki Michiko (*op. cit.*, p. 13-14 et notes afférentes) en reprend les caractéristiques en rappelant le fort impact d'Ellen Key sur les intellectuelles japonaises (*Love and marriage*, publié en anglais en 1911, et traduit partiellement par Hiratsuka Raichô). La différence la plus notable avec le discours des premiers traducteurs de l'amour est l'affirmation d'un amour comme expérience à la fois spirituelle et sexuelle.